

Souvenirs de Jean WEBER
Infanterie Régiment Nr 416, Infanterie Regiment Nr 354 (1916-1918)

Jean WEBER est né le 11 avril 1897.

Je suis né à Kanfen, près de Thionville, dans le nord du département de la Moselle. Nous parlions un dialecte Luxembourgeois, bien qu'étant Lorrains. Nous étions à la moisson près de l'église de Kanfen quand la guerre fut déclarée. Nous pressentions un peu sa venue, mais la nouvelle nous surprit. Les femmes se mirent à pleurer et les gens se sont sauvés des champs. Les réservistes ont été très vite rappelés et l'on s'achemina vers le conflit. Les jours suivants, des troupes Allemandes transitèrent par le village. Les cuirs des harnais des chevaux étaient absolument neufs, et le soir, le café ne désemplissait pas de joyeux soldats qui fêtaient l'entrée en guerre.

J'ai un frère qui est parti en 1915. En 1916, lors de la bataille de Verdun, on entendait jour et nuit le tonnerre des canons. Je partis en décembre 1916, du côté de Windsdorf, près de Berlin, où je fus incorporé au 419^e Régiment d'Infanterie. Pendant six semaines, nous suivîmes notre formation militaire ; nous dormions dans de grands baraquements, construits sur des terrains sableux. Il y avait environ dix à quinze Alsaciens-Lorrains par compagnie.

Après cette formation, je rejoignis les tranchées, près de Riga en Russie. La vie était difficile dans les tranchées, malgré le calme du front. En hiver, les bottes gelaient et on avait de la peine à les enlever. Quand on partait monter la garde aux avant-postes, on disposait d'un vêtement en peau de mouton, que l'on donnait au suivant, après deux heures passées dans la nuit glaciale.

Nous étions rongés par les poux, qui nous démangeaient constamment. Nous portions toujours les mêmes vêtements, et nous n'avions jamais l'occasion de nous déshabiller. Cependant, nous avons pu, à plusieurs reprises, passer à l'Entlasung allstand. Nous nous y déshabillions, et nos vêtements étaient passés à l'étuve, pour y tuer toute la vermine. Nous mêmes étions mis dans une pièce où circulait de la vapeur, pour éliminer les parasites. Mais l'efficacité du traitement ne durait guère et dès notre retour aux tranchées, nous étions à nouveau envahis par la vermine. Les mauvaises conditions d'hygiène amenaient également de nombreux rats et souris, que l'on essayait d'empoisonner.

Les tranchées comportaient des abris où l'on pouvait dormir, ils s'y trouvaient des « lits » dont le sommier était réalisé en maillage, sur lequel on posait notre « Zeltbahn », et l'on s'enroulait dans une couverture. En hiver, nous pouvions disposer d'une seconde couverture et de notre manteau pour nous garantir du froid.

Nous avions peu à manger et la faim était tenace. Heureusement, je recevais tous les quinze jours des colis de nourriture envoyés par mes parents, qui contenaient du beurre, du lard, du jambon, mais tout le monde n'avait pas ma chance. Je percevais du tabac, mais comme je ne fumais pas, je pouvais en user comme monnaie d'échange contre du lait, qui me manquait beaucoup. Il y avait plein de pommes, qui pouvaient faire un bon complément à notre nourriture trop rare. Le pain nous était distribué pour trois jours, mais cette ration était bien souvent consommée dans la journée même.

A l'armistice, les Russes sont venus nous voir les premiers, Entre les deux lignes de front coulait une rivière, l'Onnintza, qu'ils traversèrent facilement à gué, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. En venant nous rendre visite, ils nous ont offert du pain blanc. Ils ne semblaient manquer de rien. Les

révolutionnaires pendaient des gens aux poteaux télégraphiques, et les laissaient là pendant plusieurs jours.

J'étais ordonnance du Lieutenant Charles Volenbricher, dont la famille possédait une fabrique d'outils à Cotteis bei Eberfeld, en Prusse Orientale. Cette fonction me permit de passer tranquillement la guerre, car ce lieutenant était souvent en stage à l'arrière des lignes lors des moments difficiles ou des batailles, me laissant en repos en arrière des premières lignes.

Nous nous sommes déplacés en Russie, vers la Galicie et Vilna. Lors de l'un de ces voyages, nous avons mis nos équipements dans une partie de la gare où nous attendions notre train. Des Autrichiens m'ont volé mon « Tornister », si bien que je n'avais plus d'affaires personnelles, et j'ai dû lutter contre le froid pendant une semaine, dans les tranchées, sans manteau et sans vêtement chaud, j'ai donc attrapé une sérieuse grippe, et j'ai passé trois semaines à l'hôpital avec 40° de fièvre.

Après un second hiver en Russie, je partis pour la France, à Pâques 1918. Nous avons rejoint la Somme, par train, depuis la Russie. Nous voyagions en wagons à bestiaux, durant trois jours, à travers l'Europe, pour rejoindre Péronne, où nous nous retrouvâmes face aux Anglais. La 11^e Compagnie du 354^e Régiment d'Infanterie, dont je faisais partie, était dans les tranchées, à subir les bombardements ou à être victime des avions Anglais qui rasaient les tranchées en mitraillant tout ce qui s'y trouvait, même un homme seul.

Les premières lignes étaient reliées aux arrières par un « Feldbahn », une ligne de chemin de fer, qui allait jusqu'à Péronne. Les Allemands avaient d'ailleurs creusé des abris pouvant loger une compagnie entière. Les seuls Anglais que j'ai vus à cette époque étaient des prisonniers.

Quelques temps après, nous avons été attaqués par les Anglais, appuyés par des chars. Voyant cette attaque massive, nous nous sommes sauvés en courant. Nous avons ensuite rejoint le Chemin des Dames, où nous étions en attente en seconde ligne, dans des abris creusés dans la pierre, où l'on accédait par des tunnels. Nous avons ensuite rejoint Thiaucourt, où j'étais en cantonnement pendant que mon lieutenant suivait un stage à Metz. Les Allemands pressentaient une offensive Américaine dans ce secteur, pour le 16 septembre. Mon régiment était en premières lignes.

Le 14 septembre 1918, à 2 heures du matin, les Américains ont déclenché un « Trommel Feuer » qui a bouleversé les premières lignes. Un seul soldat de notre compagnie est revenu. Tous les autres ont été tués, faits prisonniers ou blessés. Les Américains purent facilement enfoncer les lignes allemandes, d'autant que les troupes étaient peu résistantes. On demanda des volontaires pour aller transférer les blessés vers Novéant. Je me proposai et partis avec une colonne sanitaire. Un des officiers de la colonne, assis sur son cheval eut la main tranchée par un éclat.

De Novéant, je tentai de rejoindre de la famille qui se trouvait à Moulins-lès-Metz. Je cheminai vers Ars-sur-Moselle, lorsque je tombai nez à nez avec mon lieutenant, qui rappelé d'urgence vers le front fut surpris de me trouver là. Après quelques explications, je m'en retournai avec Volenbricher vers Thiaucourt. Ma tentative de désertion avait échoué...

Témoignage recueilli le 3 novembre 1990 par Patrice Lamy.

Nous tenons ainsi à remercier vivement Patrice Lamy de nous avoir aimablement proposé ce témoignage.